

Anne Fine

LA GUERRE SOUS MON TOIT



Le livre

Tout le monde est d'accord pour dire que les adolescents sont des gens infréquentables, et Will le premier.

Depuis quelque temps, sa sœur Estelle fait régner une ambiance explosive au 27, avenue des Métairies. Elle est aussi aimable qu'un bouledogue en proie à une rage de dents et s'habille comme la fille de Dracula. Côté parents ? Que peut-on penser d'une mère qui rentre chez elle par la fenêtre du salon pour éviter de parler à sa fille ? Et d'un père qui crie « Alerte ! » et disparaît sous sa couette quand sa fille – la même – pousse la porte de sa chambre ? La crise d'adolescence serait-elle contagieuse ? Cela signifierait alors que la guerre ne fait que commencer au 27, avenue des Métairies...

L'autrice

Les romans d'[Anne Fine](#), née en 1947 au Royaume-Uni, sont caractérisés par une insolence et un humour dévastateurs. *Ma vie sens dessus dessous* ne déroge pas à la règle.

Elle a obtenu le Guardian Children's Fiction Award et la Carnegie Medal pour *L'Amoureux de ma mère*. *Madame Doubtfire* a été par ailleurs porté à l'écran et a connu l'immense succès que l'on sait.

Anne Fine

LA GUERRE
SOUS
MON TOIT

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Dominique Kugler

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

1

Aujourd'hui, au collège, une femme écrivain est venue faire un exposé devant notre classe et la classe de 3^eB. Apparemment, elle n'était pas attendue. Chopper et moi l'avons vue qui faisait les cent pas dans le hall, pendant que Mme McRow se creusait la tête pour trouver qui pourrait bien la débarrasser de cette visiteuse. Chopper croyait que c'était une nouvelle prof, mais je lui ai fait remarquer qu'elle ne venait certainement pas pour un entretien : son sac, posé à ses pieds, était plein à craquer. En plus, c'était l'heure du déjeuner : aucun nouveau prof ne débarque à une heure pareille. C'est alors que nous avons entendu Mme McRow gratter prestement à la vitre de sa loge, au moment où Scorbut franchissait la porte battante.

– Monsieur Scorbut, monsieur Scorbut ! Il y a là...
Elle s'arrêta. Elle ne savait pas comment l'appeler.

La femme dit d'un ton très patient :

– Alicia Whitley. Je m'appelle Alicia Whitley.

Madame ou mademoiselle, elle ne précisa pas, si bien que cette pauvre Mme McRow ne fut pas plus avancée. J'eus l'impression qu'Alicia Whitley l'avait fait exprès. Elle resta là à regarder Mme McRow, les mains enfoncées dans les poches de sa veste, sa jupe voletant autour d'elle. Subitement, je décidai de traîner un peu pour voir ce qui allait se passer. Mais je ne voulais pas que Chopper aille en classe sans moi pour répondre à l'appel. Je lui donnai un coup de coude et, posant un genou par terre, je fis semblant de rattacher mon lacet. Chopper pigea tout de suite. Il s'arrêta et fit mine d'étudier la photo de l'équipe féminine de hockey de l'année dernière. Il faut dire ce qui est : Chopper n'est pas une lumière, mais il comprend vite quand j'ai envie de traîner pour écouter aux portes.

– Mme Whitley, dit Mme McRow. (Quand elle n'arrive pas à savoir si les gens sont mariés ou pas, elle fait comme s'ils l'étaient. Elle trouve que ça fait mieux.)

Scorbut afficha d'abord un air perplexe, juste assez longtemps pour faire comprendre à Alicia Whitley qu'il ne savait pas du tout qui elle était et qu'il lui

fallait des éclaircissements. Après quoi il changea de tête et fit son numéro de «principal sympathique»: main tendue, sourire fendu jusqu'aux oreilles.

– Bonjour, madame Whitley. Euh... (petite pause, raclement de gorge). Je...

La sonnerie retentit. Il était exactement 13h50.

Alicia Whitley décida d'en venir au fait, avant que Scorbut, celui-ci espérant toujours une illumination qui aurait permis à son cerveau ramolli de comprendre ce que cette femme faisait là, ne se lance dans des considérations oiseuses sur la pluie et le beau temps.

– Je suis Alicia Whitley, l'écrivain, lui dit-elle.

Elle avait bien articulé le mot «écrivain», afin qu'il ne puisse pas échapper à son interlocuteur.

– Nous sommes convenues, avec Mlle Adoulewebe, il y a quatre mois, que je viendrais aujourd'hui.

– Mlle Adoulewebe?

– C'est bien cela.

Au cas où il aurait voulu contester, elle tira de la poche de sa veste une enveloppe à l'en-tête du collègue et en sortit une lettre qu'elle déplia pour y jeter un coup d'œil.

– Mlle Lorna Adoulewebe, précisa-t-elle. Se moquait-elle du pauvre vieux Scorbut? Il ne pouvait

pas y avoir deux Mlle Adoulewebe dans le même collège.

– Mlle Adoulewebe, grogna Scorbut. Il avait essayé d’être discret, mais cela s’entendit tout de même.

Mlle Adoulewebe n’avait enseigné au collège Wallace que pendant deux trimestres, mais elle avait eu le temps de traumatiser ce pauvre Scorbut. Il ne peut pas supporter les professeurs qui prennent des initiatives personnelles. Cela lui donne du travail en plus et il a horreur du travail. Il doit croire qu’il est payé pour distribuer des poignées de main et des sourires jusqu’aux oreilles. Mais Alicia Whitley commençait à en avoir par-dessus la tête.

– Donc, me voilà, annonça-t-elle. Comme convenu, par écrit, il y a plusieurs mois. Alors je vous suggère simplement de me montrer où se trouve votre bibliothèque, de me libérer une table et de m’amener une soixantaine d’élèves au maximum, afin que je leur parle du métier d’écrivain. Vous pourrez revenir les chercher dans une heure et demie.

C’était assez facile à comprendre, même pour Scorbut. Mais il déteste tellement les choses arrangées d’avance qu’il aurait certainement préféré la renvoyer avec un haussement d’épaules et un dernier sourire

de regrets. Elle dut s'en douter, car elle se pencha brusquement pour ramasser son énorme sacoche.

– Vous serez obligé de me payer de toute façon, ajouta-t-elle incidemment. J'ai fait beaucoup de chemin pour venir ici, ça serait aussi bien si cet effort pouvait être profitable à certains de vos élèves.

Près de moi, Chopper siffla discrètement entre ses dents. Chopper n'est peut-être pas une lumière, mais il n'est pas stupide. Il comprit tout de suite que le père Scorbut venait de se faire moucher.

Et M. Scorbut sait, lui aussi, quand il a perdu.

– Flowers! cria-t-il.

– Oui, m'sieur!

Sans m'en rendre compte, j'avais fait une épouvantable série de nœuds à mon lacet.

– Prenez le cartable de cette dame et montrez-lui où est la bibliothèque. Après, vous installerez soixante chaises et vous libérerez une table.

– Bien, m'sieur.

– Chopper!

Il est bizarre, ce Scorbut. Il hurle mon nom de famille, comme s'il se prenait pour le proviseur tyranique d'un pensionnat du siècle dernier, et l'instant d'après, il beugle « Chopper » qui n'est qu'un surnom.

– Oui, m'sieur?

– Vous êtes bien en 3^eP ? Alors allez vite demander à M. Astruc de vous envoyer tous en bibliothèque. Ensuite, vous irez dire à Mlle Shaw d’en faire autant avec la 3^eB, dès que la deuxième sonnerie aura retenti.

Vous avez entendu, ça ? Alicia Whitley n’attend personne en particulier. Elle se fiche certainement de savoir qui vient. Envoyer la 3^eP de M. Astruc, cela tombe sous le sens : M. Astruc saute sur la moindre occasion de ne pas travailler. Un jour, on a interrompu le cours pendant vingt minutes pour contempler un arc-en-ciel. Mais demander à Mlle Shaw d’envoyer la 3^eB ! On voit bien que Scorbut ne se donne pas la peine de faire le tour des salles de classe pour voir ce qui s’y passe. Il se moque de savoir que Mlle Shaw a passé toute l’heure du déjeuner à mettre en place un appareillage compliqué pour faire une expérience ou bien à classer ses diapositives, monter l’écran et installer le projecteur. Ça lui est égal. Il s’en prend toujours à Mlle Shaw, parce que c’est la prof la plus timide, et il sape tous les projets qu’elle met sur pied pour nous, sans même s’excuser.

Mais après tout, qu’est-ce que ça peut me faire, puisque je déteste la chimie ? Je me baissai pour prendre le cartable d’Alicia Whitley. Il était tellement lourd que je me demandai si elle ne l’avait pas rempli de cailloux !

- C’est par ici, lui dis-je.
- Tu es en 3^eB ou en 3^eP ?
- En 3^e P.
- Et quel âge as-tu ?

Elle ne me demandait pas cela parce qu’elle s’intéressait à moi en particulier, mais simplement pour tâter le terrain, pour savoir où elle mettait les pieds. Ce qui prouvait que cette dame avait une grande expérience des collèges. Quand je lui dis mon âge, elle enregistra l’information avec un signe de tête.

- Et quel est le dernier livre que tu as lu ?

Pas question de le lui dire. Le dernier livre que j’avais lu était celui que je lisais tous les soirs. Je l’ai acheté, il y a sept mois, à une braderie de la bibliothèque municipale. Maman ne veut jamais y aller. Elle dit que ça la déprime, que c’est malheureux de voir une bibliothécaire qui ne lit jamais dilapider notre patrimoine national en le vendant comme de la camelote, mais elle m’a quand même donné cinquante pence en me demandant de lui acheter un roman bien horrible de Stephen King, pour qu’elle arrête de penser à Estelle (ma sœur). Sur les grandes tables à tréteaux, j’ai trouvé un livre de William Scott Saffery, *L’Été le plus long*. Je l’ai ouvert.

En face de moi, je ne vois que l’obscurité. À droite

et à gauche, des étincelles qui jaillissent des fusils. Au-dessus de ma tête, les obus passent les uns après les autres en hurlant comme des messagers de la mort, et le bruit de leur explosion fait trembler le sol. Je sais que je suis face à l'inconnu – le danger, l'horreur, les blessures, peut-être même ma propre mort. Mais cette pensée me laisse indifférent. Je ne pense qu'aux actes d'héroïsme, aux batailles gagnées, à cette Grande Guerre sur laquelle j'ai lu tant de choses, pendant si longtemps, dans tous les journaux qui me tombaient sous la main. Que se serait-il passé si je l'avais manquée ? Si j'étais né trop tard ? Je n'ai plus à m'en faire, maintenant, puisque je suis là – heureux et fier – et c'est tout ce qui compte. Ce sera la grande aventure de ma vie.

Je n'ai pas lu une ligne de plus. Je suis simplement reparti avec *L'Été le plus long* sous le bras. Ensuite j'ai bien passé encore une heure dans cette braderie, choisissant différents livres que je gardais quelques minutes avant de les reposer pour en prendre d'autres. (Pas un seul livre de Stephen King, bien entendu. Comme me l'a fait remarquer Maman d'un ton sarcastique quand je suis rentré à la maison, ces livres-là, on ne les brade jamais). Le livre de Saffery fut le seul que j'ai emporté.

Depuis, il est sous mon lit. Je ne lis pratiquement plus rien d'autre. J'en dévore un petit bout chaque soir avant d'éteindre la lumière et de m'endormir. Ce livre m'obsède, je ne sais pas pourquoi. William Saffery devait avoir mon âge quand il s'est engagé en prétendant qu'il avait dix-huit ans. (La Première Guerre mondiale battait son plein, les hommes mouraient par milliers, l'armée ne vérifiait pas l'âge des nouvelles recrues.) Il est tout joyeux de partir. Assis à l'arrière d'un camion, il regarde la longue route tortueuse qui se déroule derrière lui – comme un ruban gris, dit-il – il est débordant d'enthousiasme. Bien sûr, au bout de quelques jours, moi j'étais bien avancé dans le livre et lui bien engagé dans la guerre... Et je n'ai pas envie de raconter ça à une femme que je ne connais pas et qui me demande ce que je lis uniquement pour savoir à quelle sorte de collègue elle a affaire et de quoi elle va parler pendant une heure et demie.

Je décidai donc de lui dire ce que j'avais lu un mois auparavant.

– L'un des derniers livres que j'aie lus, c'était, *Merci, Jeeves*, lui dis-je. Avant, j'ai lu *Des fantômes chez les Bagthorpe*, plus quelques bandes dessinées. Je dois toujours lire une histoire à ma petite sœur Muffy

quand elle va se coucher. En ce moment, elle adore *Rumpelstilzchen**. J'ai commencé aussi *Les Mémoires de Flowers* mais, je me suis arrêté à la moitié ; en fait, comme je m'appelle Will Flowers, ça m'a amusé de me promener avec ce livre sous le bras pendant un jour ou deux. En classe, on lit *L'Arche aux mille couleurs* mais je l'ai fini chez moi en une soirée, alors pendant qu'ils peignent dessus, en classe, je lis *L'Évadé de Colditz* en cachette.

Elle avait l'air comblé. Jamais de ma vie je n'avais contenté quelqu'un aussi facilement.

– Mais là, je parle pour moi, précisai-je. Chopper n'a pas lu un seul livre depuis que je le connais, et il y en a pas mal d'autres qui ne savent même pas lire.

Nous étions arrivés à la bibliothèque. Je pris mon élan et hissai son cartable plein de cailloux sur une table.

– Ne vous fiez surtout pas à moi, l'avertis-je. Je ne suis pas une référence.

– Merci.

Je compris tout de suite qu'elle me remerciait de l'avoir prévenue, pas de lui avoir porté son cartable. D'ailleurs, elle aurait très bien pu le porter elle-

* Conte des frères Grimm.

même. C'était uniquement par politesse qu'elle avait laissé Scorbut croire qu'il était trop lourd pour elle.

Elle balaya la salle du regard. C'est une bibliothèque correcte. Il y a deux ou trois étagères avec quelques livres dessus. C'est tout ce qu'on peut en dire.

Je commençai à disposer les chaises, quand elle m'arrêta en posant la main sur mon bras.

– Écoute, me dit-elle. Je m'occupe des chaises. Tu serais un chou si tu voulais bien aller me chercher une tasse de café.

Un chou! Je n'en croyais pas mes oreilles. Ma mère appelle Muffy «mon chou». Mais Muffy a quatre ans!

J'y allai quand même. Je ne pouvais pas faire autrement. Mais je fis l'erreur de passer d'abord dans ma classe pour répondre à l'appel. Du coup, je dus répondre aussi aux questions fastidieuses et oiseuses d'Astruc l'enquiquineur.

– Vous allez chercher du café?

– Ce n'est pas pour moi. C'est pour Alicia Whitley, l'écrivain.

– Ah! Celle dont m'a parlé Chopper? Il paraît qu'elle vous attend à la bibliothèque, vous et la 3^eB. Que veut-elle vous faire faire?

– Je ne sais pas. Nous parler, sûrement. Nous parler de ses livres.

– Mais vous ne connaissez pas un seul livre de cette Alexa Whitchurch. Tout ce que vous avez lu c'est *L'Arche aux mille douleurs*.

– Couleurs, rectifiai-je. *L'Arche aux mille couleurs*.

– Douleurs, insista-t-il. Je travaille dans cette pétaudière. Je sais de quoi je parle.

Il se tourna vers la classe et, affolé, s'en prit aux autres.

– Ceux qui ont déjà lu un livre d'une certaine Alice Whitford, levez la main.

Marisa commença à soulever mollement le bras ; mais voyant que nous la regardions tous, elle le baissa très vite.

M. Astruc grommela :

– Eh bien, je lui souhaite bien du courage à cette Alison Whitfield. La pauvre femme ne sait sûrement pas ce qui l'attend. Je crois que j'ai intérêt à venir la soutenir moralement.

Il soupira.

– Eh bien, allez-y ! Allez lui chercher son café !

En retournant à la bibliothèque, je tombai nez à nez avec les nullards de 3^eB, et comme ils chahutaient bêtement, je renversai la moitié du café.

Mais j'apportai tout de même ce qu'il restait à Alicia Whitley, juste au moment où les autres entraient dans la bibliothèque en traînant les pieds. Elle prit la tasse d'un air reconnaissant.

– Merci, Will.

Je fus soulagé qu'elle ne m'appelle pas encore une fois « mon chou » devant les autres. Et content, aussi, qu'elle se souvienne de mon prénom. (Il avait fallu tout un trimestre à M. Astruc pour le retenir.) Chopper m'avait gardé une place au fond. Quand je vins le rejoindre, il était déjà affalé sur sa chaise en train de regarder le bout de ses grands pieds d'un air abruti.

– Une heure et demie, tu te rends compte, marmonna-t-il. Une heure et demie à parler de livres!

Ça doit être dur pour quelqu'un qui sait à peine lire.

Elle avait posé sa tasse de café. M. Astruc se leva, dans l'intention de nous expliquer de quoi il s'agissait, mais elle l'en dissuada d'un seul regard. De toute façon, il aurait été bien en peine de nous la présenter, vu qu'il ne la connaissait pas. Elle se leva donc et, d'un petit geste poli, le dispensa de son intervention. M. Astruc n'en fut pas du tout vexé: en fait, cela l'arrangeait bien. Enchanté, il resta assis et ouvrit

subrepticement l'un des dossiers qu'il avait apportés, pour le cas où il s'ennuierait.

Quand elle se retourna vers nous, sa jupe tourbillonna. Elle commença.

– Je m'appelle Alicia Whitley.

Avec cela, déjà, elle capta l'attention de la plupart d'entre nous. Nous passions des trimestres entiers à harceler nos profs pour qu'ils nous disent leur prénom. Alors entendre quelqu'un de son âge annoncer le sien sans hésiter, ça vous fait dresser l'oreille.

– Je suis écrivain, poursuivit-elle, je gagne ma vie en écrivant des livres et je suis venue pour vous en parler.

Chopper émit un grognement. Un tout petit grognement de rien du tout. Pourtant, de devant, elle l'entendit.

Elle s'arrêta net.

– Chopper! ordonna-t-elle. Viens t'asseoir ici.

Elle désigna le premier rang où toutes les chaises étaient vides.

Chopper était stupéfait. Comme tous les autres d'ailleurs (y compris M. Astruc). Moi, je savais déjà qu'elle retenait très vite les noms et qu'elle avait entendu celui de Chopper, bien sûr, lorsque Scorbut l'avait bruyamment interpellé. Mais comme je l'ai

déjà dit, Chopper n'est pas une lumière, et sous le choc de la surprise, il oublia ce détail.

Il se leva. Il était rouge comme une betterave et complètement crispé.

– Me laisse pas tomber! chuchota-t-il d'un ton désespéré.

Je me levai donc aussi, et nous nous faufilâmes entre les chaises qu'elle avait posées les unes à côté des autres, sans se soucier de bien les aligner. M. Astruc s'agita sur son siège. Je crus un moment qu'il allait me renvoyer à ma place avec une réflexion du genre : «Je ne crois pas avoir entendu mentionner votre nom, Flowers...» Mais Alicia Whitley dut deviner encore une fois sa pensée, car elle lui fit gentiment signe de ne pas s'en mêler.

– Je veux bien que Will vienne avec toi, Chopper, à condition que vous écoutiez attentivement tous les deux.

Une sorte d'onde de choc se propagea dans les rangs. Ils devaient tous se dire : «Non, mais... elle connaît vraiment tous nos noms, cette bonne femme?» Puis le calme revint. Un calme presque palpable. Comme si tout le monde pensait : «On ne va pas se fatiguer à chahuter.» Je ne sais pas comment ça marche. C'est sans doute que les bons élèves se

détendent, sachant qu'il y a là quelqu'un qui maîtrise la situation, que, pour une fois, tout ne va pas dégénérer en chahut et qu'on va peut-être même pouvoir travailler sérieusement. Les élèves moyens sont toujours contents d'avoir un peu de distraction. Ils ne sont pas difficiles. Les cancre en profitent pour rêvasser et, le plus miraculeux, les chahuteurs trouvent distrayant de s'intéresser à quelque chose que l'on n'est pas obligé d'écouter.

Chopper s'affala sur la chaise qu'Alicia Whitley lui avait désignée et sombra dans le plus profond désespoir. Quant à moi... j'avais les yeux rivés sur elle.

Et les oreilles grandes ouvertes.

Je ne sais pas ce qui me fascinait tellement. Entre autres choses, peut-être, la vitesse à laquelle elle parlait. Elle débitait ses phrases à cent à l'heure, et du coup ce n'était plus un cours rébarbatif comme les autres. La plupart des professeurs du collège parlent très lentement. Certains prononcent les mots deux fois moins vite qu'à l'ordinaire, et d'autres ont l'air de parler normalement, mais quand on écoute bien, on s'aperçoit qu'ils répètent indéfiniment la même chose ; d'abord pour les cancre qui végètent au fond de la classe, ensuite pour ceux qui sont arrivés en

retard parce qu'ils ont traîné dans les vestiaires et enfin, une dernière fois, pour ceux qui sont là depuis le début mais qui n'ont pas écouté.

Elle parlait vite mais ne disait jamais deux fois la même chose, donc, si on ne faisait pas attention, paf! trop tard, on avait raté le coche. Il fallait vraiment être attentif pour la suivre. Et, au fur et à mesure, elle sortait de son cartable des piles de feuilles et nous les montrait : il s'agissait de pages d'écriture pleines de ratures.

Elle nous expliqua que c'étaient les premières pages d'un livre, celles qu'elle rédigeait à toute vitesse, histoire de se mettre dans le bain.

Elle nous montra ensuite des pages un peu moins raturées, écrites plus tard, avec des passages pas très nets, là où elle avait gommé et regommé pour essayer différentes solutions. Sur certaines pages, elle avait tellement gommé qu'il y avait des trous dans le papier.

– Avril, dit-elle.

Et elle continua à expliquer comment elle avait persévéré, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois. Ensuite elle sortit les pages qu'elle avait tapées à la machine, toutes belles, toutes propres.

– Septembre, dit-elle.

Je pensais qu'on en était presque à la fin, maintenant. Mais non. Elle brandit peu après une feuille dactylographiée comme les précédentes, mais celle-ci était couverte de corrections au crayon, de ratures et de rajouts entre les lignes. À croire qu'elle avait tout recommencé à zéro.

– Octobre, dit-elle. Nous y sommes presque.

Novembre était assez net. Tout était proprement dactylographié, et c'est seulement parce que j'étais au premier rang que je vis en transparence, à contre-jour, des petites taches prouvant qu'elle avait utilisé du correcteur.

Puis, soudain, elle reprit son cartable et en sortit un gros dossier vert. Sur la couverture, il y avait une étiquette avec, écrit en lettres capitales: *Grandeur et déclin d'un homme ordinaire.*

– Décembre, annonça-t-elle triomphalement.

– Alec Whitsun! m'exclamai-je.

C'était sorti tout seul. Je n'avais pas pu m'en empêcher. Elle me regarda avec stupéfaction. D'abord elle sembla toute contente, puis inquiète. Elle s'accroupit près de moi, sans se soucier des autres ni de sa jupe qui traînait par terre, et me demanda :

– Ça ne fait rien?

– Non, non, balbutiai-je.

J'étais vraiment gêné, maintenant.

– Pas du tout.

Et au moment où elle se releva, j'ajoutai, bêtement :

– Excusez-moi.

Pourtant, j'avais très bien compris ce qu'elle avait voulu dire en me demandant : « Ça ne fait rien ? » Elle avait peur que je sois déçu d'apprendre que l'auteur de ces livres n'était pas Alec Whitsun mais Alicia Whitley. J'ai lu les dix livres de Whitsun et je les ai adorés. Pendant des années, j'ai pensé qu'il n'y en avait que quatre, jusqu'au jour où, tout à fait par hasard, j'en ai trouvé un autre avec, sur la page de garde, la liste des six autres titres de Whitsun que je ne connaissais pas, entre autres *Grandeur et déclin d'un homme ordinaire*. Il m'a fallu un temps fou pour me les procurer tous, parce que quand les gens trouvent un livre d'Alec Whitsun à la bibliothèque, ils ne le lâchent plus, de peur que quelqu'un d'autre ne le prenne. Ça me faisait un drôle d'effet de le voir là – de la voir là – en train de montrer un paquet de pages qu'elle avait écrites et réécrites, puis tapées à la machine, des pages que j'avais lues au collège et pendant le dîner et jusqu'à une heure avancée de la nuit, après avoir empilé tous mes oreillers par terre, derrière la porte, pour que Papa et Maman ne voient pas la lumière.

– Des questions? demanda-t-elle tout à coup.

Il ne lui vint même pas à l'esprit qu'il pourrait ne pas y avoir de questions. Elle semblait considérer l'écriture comme le sujet le plus intéressant du monde. Elle n'eut même pas l'air vexé par le long silence embarrassé qui suivit. Sans doute se disait-elle que nous étions tous en train de réfléchir à la façon de formuler nos questions.

Marisa fut la première à lever la main, évidemment.

– Est-ce que n'importe qui peut devenir écrivain? (Elle devait penser à elle.)

Alicia Whitley n'y alla pas par quatre chemins, croyez-moi :

– Il y a écrivain et écrivain, expliqua-t-elle, mais on ne peut être bon écrivain que si l'on est bon lecteur. C'est primordial. Vous écrivez pour le lecteur qui est en vous. Il faut que vous sachiez si cela fonctionne. Si vous ne lisez pas, si vous n'êtes pas capable de savoir quand quelque chose sonne *juste*, comment voulez-vous écrire vous-même?

Elle disait vrai, je le savais. Je m'en étais aperçu dès que j'avais lu les premières pages de *L'Été le plus long*. On sent tout de suite quand quelque chose est bien écrit. Une petite voix intérieure vous dit : « Oui! C'est exactement ça. C'est ce que j'aurais ressenti. »

Et elle le savait aussi. Ses yeux brillèrent quand elle expliquait cela, comme ceux du prédicateur qu'on voyait tous les samedis, au centre commercial. Mais ce n'était pas tout.

– Il faut aussi que vous ayez quelque chose à dire. Une histoire intéressante à raconter. Ou quelque chose de drôle. Ce peut être un problème qui vous tracasse, quelque chose dont vous avez envie de parler. Peu importe quoi, mais ce sera plus facile si c'est un sujet qui vous tient à cœur.

J'étais en train de méditer là-dessus quand la cloche sonna. M. Astruc referma précipitamment son dossier, se leva d'un bond et remercia Alexandra Whitburn pour son exposé très intéressant et très instructif. Là encore elle avait raison, me dis-je. Il faut avoir quelque chose à raconter. Pour William Scott Saffery, c'étaient ses cinq mois passés dans les tranchées. Ce qu'il avait à raconter est tellement étonnant que je ne cesse de le relire. Je ne peux pas m'arrêter. À tel point que je connais ses jours et ses nuits mieux que les miens. Je ne le vois pas, lui, tapi dans la boue, le sang et la pluie, en train de lire des épisodes de ma vie à moi.

Mais après tout, pourquoi pas ? Je crois qu'à sa place, j'aurais fait la même chose. J'aurais donné tout

ce que j'avais pour pouvoir m'évader par la lecture, le plus souvent possible. La semaine où Stormer Philips m'a menacé d'envoyer la bande de son frère me casser la figure, je crois que je n'ai pas arrêté de lire. Si j'avais été William Saffery, je me serais jeté dans n'importe quel récit pour essayer d'oublier le crépitement infernal des mitrailleuses.

Et, d'une certaine façon, notre maison est aussi un champ de bataille. C'est ce que dit Maman, en tout cas. Elle prétend que depuis qu'Estelle est devenue du jour au lendemain une véritable furie, la maison est un enfer. Parfois, Maman est tellement perturbée par le comportement d'Estelle qu'elle n'entre pas dans la maison comme le ferait toute personne normalement constituée. Elle gare la voiture un peu plus loin, dans la rue, s'approche de la maison à pas de loup et frappe à la fenêtre du salon où je suis en train de faire mes devoirs.

J'ouvre la fenêtre et je me penche dehors. Maman est debout dans les parterres de fleurs, les chaussures toutes crottées. Va-t-elle me demander comment s'est passée ma journée au collège? Pensez-vous! En temps de guerre, on n'a pas de temps à perdre avec ce genre de civilités. Elle va droit au but.

– Dans quel état est ta sœur?

Elle ne parle pas de Muffy, c'est clair.

– Plutôt mal embouchée.

Une lueur de terreur passe dans les yeux de Maman.

– Où est-elle? En haut?

– Non. Dans la cuisine. Elle t'attend.

– Dieu du Ciel! Aide-moi à entrer, Will.

Je me demande vraiment ce que les voisins peuvent penser quand ils la voient, tous les jours, remonter sa jupe et escalader le mur pour passer par la fenêtre. De deux choses l'une, dit Maman : ou bien ils ont eu, un jour, une adolescente à la maison, alors ils comprennent tout de suite, ou bien ils n'en ont jamais eu, et ce n'est même pas la peine d'essayer de leur expliquer.

– Il me faut cinq minutes, dit-elle. Cinq petites minutes de tranquillité. Ensuite, je crois que je pourrai faire face.

– Ils leur donnaient du rhum dans les tranchées.

– Les tranchées?

À la façon dont elle dit cela, on a l'impression qu'elle donnerait toute la maison (y compris Estelle) contre une bonne tranchée bien tranquille, au front.

La guerre sous notre toit et ailleurs. Passionnant comme sujet. Plus j'y pensais et plus j'étais sûr que William Scott Saffery serait aussi captivé par mon

récit que je le suis par le sien. Au début, j'ai cru que c'était une idée en l'air, une de ces lubies qui vous traversent l'esprit et puis s'en vont comme ces petites choses transparentes en forme de ver qui flottent devant les yeux quand on est en plein soleil. Mais lorsque tous les autres ont commencé à fourrager sous leur chaise pour attraper leur cartable et à se bousculer pour retourner dans la classe ranger leurs affaires, je me suis aperçu que ma décision était prise.

Quand William Saffery s'était retrouvé à la guerre, il avait décidé d'écrire un livre sur ce sujet.

J'allais en faire autant.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Ma vie sans dessus dessous

La tête à l'envers

Mon amitié avec Tulipe

Les bébés de farine

Madame Doubtfire

Collection MÉDIUM +

Blood Family

Le Passage du Diable

La route des ossements

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium poche

© 2001, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition

© Anne Fine, 1991

Titre original : «The Book of the Banshee »

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : octobre 2002

ISBN 978-2-211-30253-1